

main sur le guidon du « deuxième Alexandre ». Djelal Ed-Dine rétablit le combat, fit reculer les Mongols, mais ne put les rompre. A la nuit, on s'arrêta, de part et d'autre; Djelal Ed-Dine comptait en finir le lendemain; les vieux routiers de Chine lui jouèrent un de leurs tours; avant le jour, ils mirent le feu aux herbes sèches de la steppe, et décampèrent, derrière le rideau de flammes. D'après Nessavi, contemporain et, dans plusieurs affaires, acteur et témoin oculaire, le Sultan commandait en personne, et Djoudji battit complètement la gauche des Kharezmiens; « mais un mouvement offensif de l'aile droite du Sultan contre l'aile gauche du maudit rétablit l'équilibre. »

L'impression sur les Kharezmiens fut terrible; « la terreur que ces infidèles avaient imprimée dans le cœur du Sultan et l'estime qu'il faisait de leur valeur étaient telles que si l'on parlait d'eux devant lui, il disait qu'il n'avait jamais vu d'hommes aussi audacieux et aussi solides au milieu des angoisses de la guerre, ni aussi expérimentés dans l'art de porter des coups d'estoc et de taille¹. » Pour se rassurer lui-même, Mehemed combla sa noblesse de récompenses : « Lors de son retour à Samarkande, le Sultan distribua des pelisses d'honneur aux émirs qui l'avaient accompagné et leur assigna de nouveaux fiefs et de nouveaux honneurs ».

L'invasion mongole commençait. En vingt-cinq ans, ces païens, qui avaient à peine une religion, allaient mettre à leurs pieds l'Islam et la chrétienté, depuis les derviches de Nedjm Ed-Dine à Ourguendj, jusqu'aux Templiers du Pape et de l'Empereur à Liegnitz.

La campagne des Mongols sur le Syr Darya (novembre 1219-avril 1220) montre, si évidemment, la perfection de leurs procédés stratégiques et tactiques, à une époque où

1. Nessavi, p. 49.

l'art de la guerre, chez les autres peuples, était redevenu tout à fait rudimentaire, que je suis obligé d'en donner quelque idée; je ferai de même pour l'extraordinaire expédition de Djébé et de Souboutaï depuis Samarkande jusqu'au Don (1220-1223) et pour la belle campagne de Souboutaï en Pologne-Moravie-Hongrie (1241), afin de détruire l'erreur commune d'après laquelle les conquêtes mongoles sont une espèce de migration, l'invasion d'innombrables hordes sauvages se ruant en masse sur l'Ouest, quelque chose comme le mouvement inconscient d'un énorme flot de peuples. Que les Mongols du XIII^e siècle, dont les trois quarts étaient des Turcs plus ou moins chinoisés ou iranisés, fussent inférieurs, par la culture intellectuelle, aux Chinois et aux Irano-Turcs, c'est possible; qu'ils aient fait la guerre brutalement, et avec une extrême rigueur, c'est certain; mais qu'ils aient, en guerre et en administration, été les inférieurs des peuples qu'ils ont toujours vaincus à coup sûr, et qu'ils ont gouvernés régulièrement, d'une main ferme, ce n'est pas vrai. Au XIII^e siècle, en art militaire, les civilisés étaient les Mongols, et les barbares, les gens qu'ils ont battus dans les règles et dans les formes, par le génie de leurs généraux, par l'expérience de leurs capitaines, par la discipline de leurs troupes, et non point du tout par leur nombre. Leur campagne de 1219 est aussi régulière, aussi ordonnée, que notre classique campagne de 1805.

A la fin de l'année 1219, après le combat livré entre le Kara Dagh et le bas Syr Darya, le sultan Mehemed de Kharezme ne pouvait plus se faire d'illusions. Suivre les Mongols par la route du nord, dans la direction de Belasagoun, il n'y fallait pas penser. On n'avait pas assez de troupes pour marcher en avant, atteindre l'ennemi chez lui, sur le Tchou et sur l'Ili; on en avait trop pour se maintenir entre le Syr Darya et le Tchou, dans un pays vidé, dévasté, rasé par les

Mongols qui venaient d'y faire le dégât. Le Kharezmi Chah prit donc le parti de rentrer en Transoxiane, et de rassembler sa grande armée derrière le Syr-Darya, à l'abri des places fortes qui couvraient les points de passage, à savoir, du nord au sud, Yengui-Kend, Saganak, et Otrar sur la rive gauche, Chache (le Tachkend actuel) et Pichkend en avant de la rive droite, et Khodjend sur la rive gauche, défendant le coude que forme le fleuve à sa sortie de Fergana, où il coule de l'est à l'ouest, avant d'entrer en Turkestan qu'il traverse du sud-est au nord-ouest. De toutes ces places fortes, les seules qui existent encore aujourd'hui sont Tachkend, Pichkend, Khodjend. Mais, encore une fois, l'argent manqua; la pénurie était telle que la levée et la concentration des troupes furent terminées trop tard : « La seconde mesure prise par le Sultan consista à envoyer de nouveau ses agents collecteurs dans tous ses États avec l'ordre de prélever une troisième fois l'impôt de cette même année, et de lever des troupes d'archers pourvues de tous leurs armements. Le nombre d'hommes que l'on devait ainsi réunir était fixé par les ressources mêmes que donnerait le montant de la somme prélevée, quelle qu'elle fût... Mais au moment même où ces troupes étaient en marche pour se concentrer, on apprit que le Sultan avait fui sans combat et s'était éloigné des rives du Djihoun. — S'il était resté dans ses positions jusqu'à l'arrivée de ces renforts, le Sultan se fût trouvé à la tête de l'armée la plus nombreuse dont on eût jamais entendu parler¹. »

Tout à coup, pendant que le sultan de Kharezmi s'efforçait, derrière le bas Syr Darya, d'achever ce que nous appellerions aujourd'hui la mobilisation de son armée, il lui vint une terrible nouvelle : les Mongols étaient en Fergana. C'étaient

1. Nessavi, p. 62.

les vingt mille hommes de Djébé, venant de Kachgar; ils avaient passé le Trans-Alaï au Kyzyl Art, « au Mont rouge », franchi l'Alaï au Terek Davane, « au Port des peupliers », bousculé à Ouche et à Marghilane les quelques rassemblements qui avaient essayé de leur barrer le passage; ils avançaient par la rive gauche du Syr Darya. S'ils emportaient Khodjend, la ligne du Syr était tournée, la route de Sogdiane et de Samarkande ouverte. Un capitaine des Kharezmiens se jeta dans la place en toute hâte; il s'appelait Timour Melik; sa défense héroïque est restée célèbre dans les annales chinoises, aussi bien que dans les chroniques musulmanes. Réduit à un millier d'hommes dès les premiers assauts, trop faible pour garder la ville, Timour s'enferma dans le château, « un fort sur une île du fleuve, si raide que les géants n'auraient pu le prendre »¹; un capitaine mongol nommé *Alak*² vint l'y assiéger avec cinq mille hommes³. Le reste fila vers le nord, pour aller rejoindre la grande armée qui arrivait en masse sur le Syr, balaya la rive gauche, et emporta Benaket au passage.

A la première nouvelle de l'entrée des Mongols en Fergana, Sultan Mehemed jugea que c'était de ce côté qu'ils prenaient leur direction principale, et qu'ils allaient déboucher en masse sur le pays de Soghd. Il changea encore son plan, garnit les places du Syr, renforça le malencontreux Gaïr Khan, qui était à Otrar avec vingt mille hommes — trop peu pour la guerre en rase campagne, trop pour soutenir un siège, — lui envoya dix mille hommes de plus, dispersa une vingtaine de mille hommes entre Otrar et Benaket, en mit

1. Abou'lghazi, 106, texte.

2. Le Tueur; sous d'autres formes, Alakouch; en mongol, Alagatsi.

3. La légende de Timour Melik n'est point surfaite. Les Mongols et les Chinois l'ont trop bien conservée; dans leurs histoires, *Mie-Li-Ko* est à côté de *Djalildoun* (Djelal Ed-Dine) le plus brave, et les Mongols s'y connaissaient. Il est curieux que Nessavi, l'ami de Djalildoun, ne dise rien de Mie-Li-Ko. — Mais Djouveïni et les Chinois témoignent assez haut sur ce vaillant.

trente mille à Bokhara, où ils n'avaient rien à faire, s'il supposait que le gros de l'armée mongole arriverait par Khodjend et Benaket, et s'établit lui-même à Samarkande, avec une cinquantaine de mille hommes, envoyant des messages partout, à Balkh, en Khorassan, aux vassaux atabek, dans son domaine héréditaire de Kharezem, à Ourguendj, pour presser le départ des contingents.

Il dispersait ainsi son armée sur deux lignes, une moitié, échelonnée le long du Syr, dans les places, l'autre, hors de portée de secourir la première, le long du Zerafchan, en Soghd, de Samarkande à Bokhara; derrière encore, le long de l'Amou, tout au loin, une autre armée se formait entre Balkh et Ourguendj. Voulant être partout, il n'était nulle part.

Les erreurs stratégiques de Mehemed et de son conseil ne pouvaient échapper à Nessavi, vaillant homme de guerre, compagnon d'armes d'un capitaine comme Djelal Ed-Dine, l'adversaire le plus habile qu'aient rencontré les Mongols. Nous avons ici la critique militaire des opérations faite par les combattants eux-mêmes, le témoignage des vaincus qui discernent leurs fautes après la défaite, et les avouent la rage dans le cœur : « Une autre mesure funeste fut celle que prit le Sultan de disséminer ses troupes dans les villes de la Transoxiane et du Turkestan. Ainsi il laissa Inal Khan à Otrar avec vingt mille hommes, Koutlouk Khan avec un groupe de vingt mille cavaliers à Cheherkent, l'émir Ikhtiyar Ed-Dine... et Inandj Khan avec trente mille hommes à Bokhara, Thoghan Khan... et les émirs du Ghour... avec quarante mille hommes à Samarkande; Fakhr Ed-Dine avec l'armée du Seïstan à Termiz; Belkhamour Khan à Ouakheh (sur l'Oxus, au nord de Balkh); Abou Mohammed... à Balkh; Asrek Pahlavan à Kherenroudz (en Fars); Aldjek Malek à Djaïlan; El Barthasi à Koundouz et Aslabeh Khan à Ouledj (?). C'est-

à-dire qu'il ne laissa aucune des places de Transoxiane sans la faire occuper par une portion de l'armée active. Ce fut là une véritable faute, car s'il avait offert le combat aux Tatars avant d'avoir ainsi disséminé ses forces, le Sultan les eût aisément anéantis et en eût délivré la terre¹. »

La grande armée mongole achevait de se concentrer sur l'Irtyche dès la fin de l'année 1219. Ils avaient choisi l'hiver comme la bonne saison, parce que les fourrages étaient prêts, les chevaux engraisés aux pâturages d'automne et entraînés, et que les rivières gelées facilitaient les mouvements de troupes. La masse était formée de hezar, « milliers », c'est-à-dire de troupes régulières mongoles, sans distinction de nationalité locale. Bartchouk, Idi Kout des Oïgour, Arslane, roi des Karluk, et le Saganak Tékiné, seigneur d'Almalik, que les Mongols avaient réinstallé après la mort du prince Ozar, rejoignirent, à la tête de leurs contingents nationaux; celui des Oïgour, les plus riches, les plus puissants et les plus dévoués de tous, montait à dix mille hommes; on est donc au-dessus de la vérité quand on évalue l'ensemble des auxiliaires à trente mille hommes; avec les vingt mille d'extrême gauche, arrivant par la Fergana, cela fait cinquante mille. On a vu, plus haut, par l'effectif des troupes laissées à Moukhouli, lieutenant-gouverneur en Chine, qu'une armée autonome mongole, prête à faire face à tous événements, ne dépassait guère trente mille hommes, répartis en trois Toumane, « corps de dix mille »; le grade de chef de toumane était le plus élevé dans la hiérarchie militaire; il n'y avait, au-dessus, que des princes, ou des *Eurleuk* — quelque chose dans le genre de nos maréchaux, — mais dont l'office était une dignité, et non une fonction. Il y eut, en tout, neuf de ces maréchaux du vivant de Témoudjine, et il n'est pas fait mention d'une

1. Nessavi, p. 62, 63.

dignité analogue après sa mort. Quand on accouplait des toumane, c'était le plus ancien chef de corps qui prenait le commandement effectif, sous l'autorité nominale d'un prince du sang, ou avec commission spéciale. La grande armée de 1219 formait trois rassemblements, l'un sous le commandement direct du Tchinghiz Khan, ayant avec lui son plus jeune fils Toulouï, le second sous le commandement de ses deux fils cadets, Ogodai et Djagataï, le troisième sous celui de l'aîné, Djoudji. Donnant à chacun de ces corps l'effectif normal et réglementaire de trente mille hommes, ajoutant au corps impérial du Tchinghiz Khan dix mille hommes pour sa garde particulière, on arrive à un grand total de cent cinquante mille hommes, ce qui, avec les chevaux de main et de réserve, représente plus de deux cent mille montures à nourrir, sans compter le train des bêtes de somme et de bât, dans un pays comme la vallée du moyen et du bas Syr Darya, resserrée entre les deux déserts de Kyzyl-Koum, « les sables rouges », et d'Ak-Koum, « les sables blancs », et dévasté systématiquement, au nord d'Otrar, par la première course de Djoudji. A bon droit, les chroniqueurs musulmans disent de cette armée qu'elle était *bi néhaïet*, « sans nombre », car ce fut, en 1219, un véritable tour de force d'amener une pareille masse de combattants sur un terrain où aujourd'hui, malgré toutes les ressources modernes, les Russes n'en réuniraient certainement pas la moitié. Quant aux chiffres de cinq cent mille, d'un million, ils viennent du domaine féérique où se plaît l'imagination orientale; ils sont absurdes ¹.

1. « La plupart des hommes, lorsqu'ils énumèrent les forces des Empires qui existaient à leur époque, ou peu auparavant, lorsqu'ils s'étendent sur la grandeur des armées, soit musulmanes, soit chrétiennes, ... énoncent des nombres qui dépassent toutes les bornes que l'expérience journalière nous fait connaître. — Si l'on consulte les chefs de l'administration militaire sur le nombre de leurs soldats, ... on trouvera que cela ne va pas à la dixième partie du chiffre qu'on allègue; mais cela tient au penchant de l'esprit humain pour l'exagération. » Celui qui parle ainsi est Ibn Khaldoun, con-

Avec une rapide précision, l'armée mongole déboucha sur Otrar, une moitié, sous les princes, se déployant le long du Syr, masquant les forteresses, paralysant leurs garnisons, et s'étendant d'Otrar à Benaket, pour aller donner la main à Djébé, maître des passages du sud et de la route de Samarkande. L'autre moitié, la masse principale, sous la direction du Tchinghiz Khan en personne, franchit le fleuve en aval d'Otrar, et subitement, disparut. Ce fut un coup terrible pour Sultan Mehemed lorsque, dans les premiers jours de mars, il apprit que la grande armée mongole venait de sortir des « sables rouges », que les villes de Zernouk et de Nourata s'étaient rendues, et que le Tchinghiz Khan marchait sur Bokhara. Il comprit que la partie était perdue. Par Bokhara, les Mongols lui coupaient la route directe du Kharezme, de ses États héréditaires. Il pensa, d'abord, à s'en aller à Ghazna, pour y réunir les Atabek, appeler les Afghans, organiser la défense au sud de l'Amou Darya, en Khorassan; il passa le gué de Termiz, s'en fut à Balkh, et là changea encore une fois d'avis, partit pour l'Ouest, par Nichapour, comptant remonter au nord, se réfugier en Kharezme; son meilleur général, son fils, le prince Djelal Ed-Dine, voyant l'affaire désespérée, s'était jeté à travers le désert, courait vers Ourguendj pour organiser la résistance. Le sultan parvint, sans trop se presser, presque inconscient, à Nichapour; c'était le 18 avril. Trois semaines après, il s'enfuyait en toute hâte; tout était fini; Djébé et Souboutaï arrivaient au galop derrière lui.

Pendant que les princes masquaient les places du Syr et les enlevaient l'une après l'autre, pendant que Djébé, maître

temporain du grand Timour (Tamerlan), avec lequel il eut l'honneur de dîner; Timour voulut bien lui-même revoir les notes qu'Ibn Khaldoun prenait pour écrire sa vie, et dut sans doute le fixer sur le compte exact des millions de soldats que les histoires légendaires lui prêtent. — Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, p. 17.

du haut fleuve, sûr de Khodjend où Alak tenait Timour-Melik serré, venait leur donner la main sans cesser de menacer Samarkande, le Tchinghiz Khan, dérobant sa marche, franchissait audacieusement le désert des sables rouges, et venait déboucher en Transoxiane, droit sur Bokhara, dans le dos du sultan de Kharezm. La garnison de la ville, vingt mille hommes, disent les chroniques musulmanes, essaya de se faire jour, probablement pour aller rejoindre le sultan à Nichapour; elle fut écrasée, et Bokhara la sainte ouvrit ses portes à l'empereur païen. « Tous les cheikhs, les mollahs, les muftis, tous les habitants, grands et petits, sortirent de la ville, se mettre à la merci du Khan ¹ » (10 ou 12 avril 1220).

Le maître qui avait su attacher à sa cause les Mahmoud Yelvadj, les Saïd Edjell, les Ismaïl et tant d'autres musulmans, connaissait trop bien l'esprit de l'Islam pour ne pas chercher à frapper les imaginations, dans la capitale religieuse de l'Asie centrale. Il alla droit à la mosquée cathédrale, y entra, sur son cheval, monta en chaire, fit tenir les chevaux de ses reîtres par les gens d'église, pour prouver à tout ce monde qu'il était bien l'Empereur par la Force du Ciel, et que Dieu ne ferait pas de miracle sans sa permission. « Un *Seïd*.... dit à un *Moudjtehid* : Qu'est-il donc arrivé? — Tais-toi, *Seïd*, répondit le *Moudjtehid*; c'est le temps de la colère de Dieu qui est arrivé. » Après avoir convaincu tout ce clergé, après l'avoir terrorisé, l'Inflexible le sermonna. Il se fit conduire à la place des prières publiques, monta sur la grande chaire des prédicateurs, devant le peuple assemblé; là, droit sur son cheval, le casque en tête, il prêcha : « O peuple ², l'énormité de vos péchés est manifeste; je suis

1. Abou'lghazi, 102.

2. Le mot employé par Abou'lghazi est l'arabe *Kavm*, qui est toujours pris dans le sens religieux : *Kavm-i-Moussa*, le peuple de Moïse; *Kavm-i-Yssa*, le peuple de Jésus.

venu, moi, la colère du Très Haut, moi, de par le Dieu très haut, le terrible châtement ¹. » Pendant que le Fils du Ciel prêchait, ses reîtres fouillaient la ville; des soudards, échappés au désastre de la veille, s'y étaient cachés; ils se défendirent; la citadelle tenait bon, tirait sur tout ce qui approchait; les flèches à fusée se croisèrent, le feu prit, « il ne resta debout que la cathédrale et les édifices construits en pierre ». La citadelle fut vite emportée, et sa garnison passée au fil de l'épée.

De Bokhara, le Tchinghiz Khan courut à Samarkande, où Sultan Mehemed avait abandonné son armée : « soixante mille Turcs, et cinquante mille *Tadjik* (Iraniens); aucun, à la bataille, n'aurait reculé devant des lions enragés et des éléphants en fureur ² ». En réalité, il y avait à Samarkande environ quarante mille hommes, désorganisés, démoralisés par la fuite du Sultan et le départ de Djelal Ed-Dine; c'est Nessavi qui donne le chiffre, et on peut le croire. Ces quarante mille hommes acceptèrent bravement le combat, tombèrent sur les Mongols, pendant qu'ils manœuvraient pour investir la place, les ramenèrent avec perte et firent des prisonniers; mais le lendemain, ils furent refoulés derrière les murailles; ces masses compactes du moyen âge ne pouvaient rien contre les formations mongoles « par bataillons isolés ou accouplés » ³, si souples, si plastiques au terrain, si manœuvrières. Le clergé, les bourgeois prirent peur; le Cheikh ul Islam et le Kadhi ouvrirent une des portes, pendant que la garnison défendait les autres. Dans le combat de rues qui s'engagea, les Mongols ne firent pas de quartier aux gens de guerre; un capitaine turc, un brave entre les braves, Inandj Khan ⁴, parvint à se faire jour avec un millier

1. Abou'lghazi, 102.

2. *Id.*, 109.

3. Nessavi, p. 227.

4. Nessavi dit que c'est de Bokhara qu'*Ainandj* (lecture à l'arabe pour le turc *Inandj*) se dégaugea.